

Quatre autobiographies à l'épreuve du 20^e siècle

Françoise Hiraux¹

Stefan Zweig, Paul Veyne, Salman Rushdie, and Jonathan Littell have given us four autobiographies that explore the intense and overwhelming experience of time induced by the events of the twentieth century. They speak of momentum cut short by war and the staggering impact of unprecedented events. They deconstruct previous notions of origin and cause. They question what meaning responsibility, loyalty, identity, tradition and even culture can have in a henceforth globalised world. Their work questions the use of history in a society that no longer bases its information on the authoritative word and forges its convictions out of something other than proven fact. Beyond whatever the historicity of the 20th century may be, its essential meaning, to these authors, remains: to be is to be born, to appear and to disappear, to become and to pass on. Autobiographies are great ferries to this deep mystery.

Stefan Zweig, Paul Veyne, Salman Rushdie et Jonathan Littell ont livré quatre autobiographies qui explorent l'expérience du temps, intense et bouleversée, que les événements du 20^e siècle leur ont donné de connaître.

Ils parlent de l'élan foudroyé par la guerre et de la sidération devant ce qui ne s'était jamais produit. Ils déconstruisent les anciennes notions d'origine et de cause. Ils interrogent le sens que la responsabilité, la fidélité, l'identité, la tradition et même la culture peuvent avoir dans un temps désormais globalisé.

Leur texte interroge l'usage de l'histoire dans une société qui n'appuie plus son information sur une parole d'autorité et se forge ses convictions autrement que par l'administration du document qui fait preuve.

Reste l'essentiel, au-delà de ce que peut être l'historicité du 20^e siècle. Être, c'est naître, apparaître et disparaître, devenir et passer. Les autobiographies sont de grands passeurs vers ce mystère profond.

1. Le propos

L'historicité est notre inscription dans le temps et la signification qu'on lui donne. Le mot est savant, et les hommes parlent plus spontanément du 'temps' ou de la 'vie', soulignant ainsi, sans le formuler et l'analyser, que la relation humaine au temps est faite avant tout d'une expérience,

¹ Université catholique de Louvain.

au double sens du terme : comme ce que l'on éprouve et comme ce que les circonstances et les événements nous font rencontrer.

Quatre auteurs, Stefan Zweig, Paul Veyne, Salman Rushdie et Jonathan Littell, ont livré quatre autobiographies qui explorent particulièrement l'expérience du temps intense et bouleversée que les événements du 20^e siècle leur ont donné de connaître. Ils auraient pu appartenir à n'importe quel continent et être des femmes. Mais ils sont tous de culture occidentale et tous des hommes. Ce parti involontaire, qui doit l'essentiel au cours vagabond de mes lectures, répond aussi au souci de concentrer ici l'attention sur quelques moments où le cours du monde et les existences individuelles se sont rencontrés.

2. Le 20^e siècle a changé l'historicité

Le 20^e siècle a saisi les contemporains par la quantité, l'ampleur, la nouveauté, la soudaineté, la rapidité et, à bien des égards, la violence sans égale des événements et des mouvements de fond qui y ont affecté les hommes et les sociétés. Ses révolutions, politiques et autres, et surtout ses guerres répétées et mondialisées, brisèrent le cours et les repères de la vie ordinaire et mobilisèrent des millions d'individus, cependant que d'autres, plus nombreux encore, en étaient réduits à les subir dans un terrible sentiment d'impuissance.

Les événements et les mouvements du 20^e siècle ont aussi imposé la vitesse et l'instabilité généralisée et façonné un temps qu'aucune génération n'avait connu. Ils ont ébranlé, souvent ruiné, les attaches et tout ce qui tenait son crédit de l'antériorité, des origines, de la tradition. Le futur les remplaça un moment avant de se dissoudre tout aussi entièrement. L'historicité devint sans compréhension possible. Cela ne s'était jamais produit.

3. Quatre textes pour dire le temps du 20^e siècle

Stefan Zweig, Paul Veyne, Salman Rushdie et Jonathan Littell ont, chacun, cherché à revenir sur ce qui s'était produit. Leur projet était moins d'en écrire la chronique que de tenter d'y poser enfin un nom, ce que l'emballement du temps et la stupéfaction devant l'inouï avaient rendu impossible 'sur le coup'. La matière (non pas le contenu) de leur texte est la parole, infiniment problématique lorsqu'elle s'efforce de partager ce qui a été et ce que l'on a vécu sans se laisser conduire ni par les discours convenus ni par les règles disciplinaires des sciences humaines. Leur temps n'est pas la ligne droite et vectorisée entre une origine et une fin mais le tissu d'une vie.

Pas un donné mais un faire. Pas une essence mais un sens. Pas une répétition mais l'intégration créatrice d'une culture.

Les quatre ont partie liée avec l'histoire. Veyne est historien, ancien professeur à l'Université d'Aix-en-Provence et au Collège de France. Zweig a composé de nombreuses biographies. Rushdie est diplômé d'histoire de Cambridge et Jonathan Littell a mis en jeu dans son récit une érudition historique tout à fait impressionnante. C'est pourquoi leurs expériences et leurs réflexions nous invitent aussi à nous pencher sur le sort de l'information historique. Comment s'en sont-ils servi et sous quel mode pourrait-elle intervenir aujourd'hui dans notre saisie du monde ?

4. Stefan Zweig : du temps désiré au temps redoutable

Le premier récit est *Le monde d'hier. Souvenirs d'un européen*², dont Stefan Zweig remit le manuscrit quelques jours avant de se suicider. Il court des années de lycée de l'auteur à 1942 : de la dernière décennie du 19^e siècle où la jeunesse bourgeoise de Vienne s'enivre de liberté littéraire et artistique et pense conjurer ainsi l'immobilisme désespéré du vieil empire, jusqu'à la suppression volontaire de sa vie (choc du temps s'il en est) que l'auteur juif autrichien s'inflige en 1942, un océan au-delà de l'Europe à laquelle il avait passionnément cru. À Berlin, à Munich, à Londres, à Paris, à Bruxelles et en Russie même, il y avait partagé tant de joies auprès de tellement d'amis de toutes les nationalités.

C'est un texte sur l'élan foudroyé. Celui de sa vie brisée en 1933 par l'antisémitisme d'État qui le frappe d'abord en Allemagne en tant qu'écrivain de langue allemande avant que l'Anschluss ne détruise l'Autriche avec le consentement aveugle de la plus grande partie de ses citoyens. Un texte sur la ruine des espérances et le renversement de la foi immense dans le progrès qui avait construit l'Europe triomphante des démocraties parlementaires, de la révolution industrielle et des sciences positives³. *Les souvenirs d'un Européen* ont une parenté certaine avec le désarroi des anciens combattants étreillis par l'expérience de la guerre et avec la pensée critique de l'Entre-deux-Guerres de Paul Valéry ou de Julien Benda.

Zweig nous livre la chronique d'un désastre et avoue – plus qu'il ne peut la décrire, cela excède la maîtrise littéraire – la sidération devant l'événement. Comment ne pas le comprendre,

² Stefan ZWEIG, *Die Welt von Gestern*, Stockholm, 1944. Première édition française en 1993.

³ Le chapitre *Du nouveau pour le monde*, situé entre 1924 et 1933, exalte les progrès dans toutes les matières. Zweig les place dans une bouche collective, mais il s'enchant, lui aussi, de constater que l'humanité se libère des anciennes contraintes.

nous qui l'avons éprouvée à notre tour en 2015 face aux attentats ? Il dit avant tout l'expérience du 'sans issue' qui succède, pour lui-même, au parcours où tout lui avait réussi et vient heurter de plein fouet la conviction culturelle de l'Occident que l'on construit sa vie. *Le monde d'hier* décrit le passage bouleversant du temps désiré au temps redoutable et la découverte du temps qui engendre la privation et qui anéantit.

5. Paul Veyne : la vie nous déplace

Paul Veyne a quatre-vingt-quatre ans quand il publie en 2014 *Et dans l'éternité je ne m'ennuierai pas. Souvenirs*. Historien spécialiste de l'Antiquité romaine et auteur de *Comment on écrit l'histoire* (1971), désormais à la retraite (un temps très spécifique, dont le nom renvoie à la fois à une attitude et à une relation), il s'est séparé du temps impersonnel que les codes de la discipline historique imposent lorsqu'on revendique de produire un travail scientifique. Son texte déroule les événements qui se sont succédé depuis son enfance (la montée des totalitarismes, le fascisme rampant, l'Occupation, la Guerre froide, la Guerre d'Algérie, le Mai 68 français...) sans les approfondir et comme en s'excusant de les convoquer, eux si graves et si déterminants, à propos de sa propre histoire. Je reviendrai sur ce point troublant.

Il porte avant tout un regard sombre et sévère sur ses propres actions et la façon dont il a pu se comporter à l'égard de ses parents, de ses enfants, de ses compagnes et tel ou tel aîné à l'université. Est-ce l'âge qui produit ce lâcher prise et autorise de ne plus rien embellir de soi ? Ou doit-on y voir un trait du 21^e siècle qui a horreur des histoires édifiantes ? Bilan, introspection rétrospective ou désir de pacification, quelles fins l'autobiographie poursuit-elle dans l'ordre du temps ?

Mais en fin de compte, c'est la vie qui constitue la matière primordiale des *Souvenirs* de Paul Veyne. Se confrontant, après tant d'autres, à l'entêtante question de la réalité et la permanence d'une identité tout au long de l'existence, il rejoint assez bien la conviction que Jean-Pierre Vernant a exprimée comme ceci : « On est déplacé, non d'un bloc mais par morceaux, pour se retrouver au terme là où on ne croyait pas devoir aller, ailleurs dans son chez soi et autre dans sa façon de demeurer soi-même »⁴.

⁴ Jean-Pierre VERNANT, *Entre mythe et politique*, Paris, Le Seuil, 1996, p. 7.

6. Jonathan Littell : l'irréparable

Être soi, rester fidèle à ses attaches et accomplir les projets que l'on s'est donnés à l'aube de l'âge adulte, et puis vivre tout l'inverse sous l'effet des circonstances (une arrestation stupide, une hache qui traîne, les prérogatives insensées d'un supérieur...) et surtout de la guerre, de la guerre totale que le 20^e siècle a inventée, c'est de ce temps monstrueux qui vous emporte, vous plie et vous rompt dont parle le roman de Jonathan Littell *Les Bienveillantes*⁵. Vous en connaissez la teneur : les mémoires d'un ancien officier SS (Maximilien Aue) qui a participé du côté des bourreaux au génocide des Juifs et à la folie exterminatrice de la guerre contre l'Union soviétique.

Jonathan Littell jouit d'une liberté dont les auteurs d'autobiographies réelles sont privés : il peut construire la vie de son personnage (alors que personne ne maîtrise le cours de sa propre existence), lui faire traverser tous les événements déterminants et rencontrer tous les acteurs clés. Il tisse un récit immense et presque total qui convoque les sciences humaines, toute l'histoire européenne de 1914 à 1945 et les grands textes de la littérature. Il reprend et développe la tragédie d'Eschyle *Les Euménides* (dont le titre *Les Bienveillantes* est la traduction), ce qui nous renvoie, au passage mais on en voit bien toute l'implication, au temps comme culture et à la culture comme matrice. Comme celui d'Oreste dans la trilogie antique, le parcours de Maximilien Aue est dominé par le ressentiment et la haine d'un fils envers sa mère qui le conduisent au meurtre, au nom de la mémoire d'un père en lequel il s'obstine à placer ses idéaux au mépris de la réalité de l'individu inconsistant et violent que celui-ci avait été. Mais la mère dont le personnage refuse d'entendre l'histoire forcément limitée par le réel (c'est la condition maternelle par excellence)⁶ est aussi l'Allemagne sociale-démocrate qui se débat pour exister après 1918 ; et son père, l'Allemagne orgueilleuse, supposée éternelle qui a enivré les corps francs de 1918 avant que les Nazis ne la portent aux degrés extrêmes du délire et de la violence. Tout l'imbroglio, toutes les inquiétudes, les folles expériences de l'Entre-deux-Guerres se retrouvent dans *Les Bienveillantes*.

La guerre (un *événement*, une *situation*), le meurtre et l'extermination (des *actes*) dominent tout le livre. Impossible de les regarder en face. Les Nazis et les SS leur opposent l'idéologie et

⁵ Jonathan LITTELL, *Les Bienveillantes*, Paris, Gallimard, 2006.

⁶ Mélanie Klein explique que la déception vis-à-vis de ce qui se révèle imparfait (et la perfection n'existe pas) engendre la haine. (M. KLEIN, *Envie et gratitude et autres essais*, traduit de l'anglais par Victor SMIRNOFF, Paris, Gallimard, 1986). Un des ressorts du récit de Littell est la déprise qui succède aux plus grandes attentes.

les fantômes cependant que Maximilien Aue s'y abandonne dans la veille hallucinée, le cauchemar, le délabrement de son propre corps et l'anéantissement de tous les liens qu'il pouvait avoir avec autrui, les femmes en premier : les jeunes femmes russes suppliciées ; tant de Juives poussées vers les charniers et les camps ; sa sœur Una, sa jumelle, son unique passion ; et finalement, Hélène qui était prête à l'aimer au-delà de la débâcle.

Les quatre premières décennies du 20^e siècle ont torturé des millions d'hommes et de femmes, assassins et victimes non pas confondus moralement, mais jetés ensemble et entremêlés dans le même désastre absolu. Personnages de Jérôme Bosch. *Les Bienveillantes* fouillent dans toutes leurs dimensions les questions de la responsabilité, de la fidélité et de la trahison, des origines et des causes... Chacune d'elles concerne aussi la façon dont nous tentons de donner un sens à ce qui a, ou a eu, lieu.

7. Salman Rushdie : le temps mondialisé

Cinquante ans plus tard, l'Europe se sent en paix, après la chute du Mur de Berlin et avant les attentats du 11 septembre 2001. Mais la violence sourde est déjà là, que la mondialisation exerce et qu'elle provoque. Le 14 février 1989, l'Ayatollah Khomeiny prononce à Téhéran une *fatwa* qui condamne à mort Salman Rushdie au motif que ses *Versets sataniques* parus l'année précédente souillent la figure du Prophète Mahomet. L'accusation n'a aucun fondement, mais c'est tout autre chose qui se joue : la confrontation de deux temporalités, laïque en Occident, religieuse dans le monde musulman, et l'arrogance, autant réelle que fantasmée, qu'un monde oppose à l'autre.

Durant douze ans, l'écrivain britannique vivra caché et cloîtré, soustrait du monde et du temps. En 2012, il relate dans *Joseph Anton : a memoir*⁷ cette expérience de vivre sans passé ni futur, celle-là même des millions de victimes des guerres et des totalitarismes du 20^e siècle : Juifs, Arméniens, peuples pris dans la terreur stalinienne, Cambodgiens... Douze années de son existence (c'est beaucoup à l'échelle humaine) resteront coincées dans un présent insaisissable (il ne peut rien faire), irrémédiablement coupées de l'avant (l'Inde de son enfance, sa famille, un fils à faire grandir, une profession publique) et du futur (chaque matin, la même ignorance de la fin et l'impossibilité de se projeter).

⁷ En français : *Joseph Anton une autobiographie*, paru la même année. Joseph Anton est le nom d'emprunt sous lequel Rushdie vécut caché, rapprochement des prénoms de Conrad et de Tchekhov.

Le récit fait alterner des micro-événements qui occupent soudain tout le présent (il faut tout de suite trouver une nouvelle cachette ; son fils ne répond pas au téléphone : les tueurs l'ont-ils trouvé ?...) et de longues plages vides (il ne se passe rien entre les murs qui le protègent et l'incarcèrent ; il grossit et se néglige sous l'effet de la lassitude et de l'absence de vie sociale ; la lutte de ses partisans piétine et il ne reçoit pas de nouvelles : on l'a oublié !). Rushdie revient aussi longuement sur ses filiations naturelles et culturelles. Ses brouilles avec son père, ses trois mariages rompus, ses grands écarts entre l'Inde et la Grande-Bretagne ne contrarient nullement sa soif de fidélité ; soif qui constitue peut-être un grand besoin des hommes et des femmes du 20^e siècle confrontés sans trêve aux cassures du temps.

La douleur de Salman Rushdie est de ressentir les limites, et peut-être les impasses, de la raison historienne. L'histoire ne peut-elle décidément pas faire progresser la compréhension du monde humain ? Rushdie explique qu'il s'interroge depuis toujours sur la religion et en particulier sur l'Islam auquel il s'est intéressé, avant tout le monde, au cours de ses études universitaires au début des années 1960. Il n'est pas croyant mais il n'a jamais méprisé ceux qui le sont. C'est pourquoi le déchaînement de haine que la *fatwa* a déclenché sans rien (vouloir) connaître du contenu des *Versets sataniques* l'épouvante, le navre (navrer, c'est blesser à mort dans l'ancien français) et le révolte. Claquemuré et rendu attentif au monde parce qu'il lui était devenu éminemment hostile, il assiste au grand reflux du futur et à l'étouffement du rôle inspirateur et modérateur la tradition, du savoir et de la culture. D'une civilisation de quatorze siècles, les foules et leurs maîtres n'ont-ils conservé que le travestissement de la théocratie ?⁸

8. Les bouleversements de l'historicité

Le 20^e siècle a d'abord vécu la domination du point de vue du futur. Le progrès détermine la valeur ou le déclassement de toute chose. La dimension du passé n'existe plus et le présent est réduit au champ du vouloir. Le temps dépend de l'agir humain et coïncide avec la réalisation de ce que l'on veut et doit construire, à marche forcée s'il le faut, dans la haine ou le mépris de la tradition. Telle est l'historicité de Stefan Zweig et de ses compagnons de jeunesse à Vienne. Et telle est aussi l'espérance des Nazis et des Soviétiques qu'on lit à livre ouvert dans *Les Bienveillantes*. Un appel au futur qui est aussi une fuite car, comme l'a analysé Marcel Gau-

⁸ Rushdie n'analyse pas le terrorisme advenu à partir de 2001, mais la montée de la haine qui consiste à ne pas vouloir connaître.

chet, les totalitarismes ne survivent (avant de se détruire) que dans l'exacerbation du mouvement et l'appel permanent à la révolution⁹.

Dès 1914 et après 1945, vient le nihilisme. Trente années catastrophiques ont démontré cruellement que l'irréductible existe et résiste, que la refondation complète n'est pas possible, que le meilleur que l'on escompte engendre le pire et que le mouvement dérape et s'enraie. Cinq ans après la fin de la guerre, lorsque Paul Veyne entre à la rue d'Ulm, il adhère sans conviction à la cellule du PCF de l'École poussé seulement par le souci de ne pas détonner parmi sa génération et son milieu intellectuel. Son engagement ne correspond en rien avec la lutte pour transformer le monde que dicte l'historicité marxiste.

À la fin du siècle, le présent lui-même subit la dévastation. Il est pulvérisé en instants que rien ne lie, ni dans le déroulement des choses ni dans la pensée. Plus de chose arrêtée, et par là plus d'appui (l'arbre auquel se rattraper sur le sol glissant). L'immédiateté est le régime de ce temps pulvérisé, fait de chocs et d'émotions et soumis à la temporalité des médias d'information et des réseaux sociaux. Plus que comprendre (en fonction d'une durée, d'une antériorité ou d'un avenir), il faut réagir. Rushdie vit cet enfermement dans ce qui n'a plus de passé et pas de perspective. Mais surtout, il exprime sa désespérance que puissent encore avoir lieu le débat et la réflexion car ils supposent la possibilité de prendre distance. Pendant que l'émotion attisée par les médias embrasse des milliers de manifestants et tue des dizaines de personnes dans le monde, il court vainement, cherchant à rectifier les informations malveillantes ou aveugles qui se déversent à torrents. Ses amis eux-mêmes refusent d'entendre que les *Versets sataniques*, loin d'attaquer quiconque ou quoi que se soit, énoncent simplement que l'histoire enrichit le regard.

9. Penser l'histoire

Trois réalités différentes et enchevêtrées partagent le nom d'*histoire* : le flux d'événements et le mouvement qui change le réel ; le sens qui leur est donné ; et l'analyse des historiens qui marque ensuite les programmes scolaires et imprègne, plus ou moins, l'imaginaire collectif.

L'histoire est-elle hors de nous ? Pour le dire autrement : le temps est-il une force qui nous domine, et le sens que lui donnent les historiens a-t-il plus de vérité que l'expérience subjec-

⁹ Marcel GAUCHET, *L'avènement de la démocratie*, t. 3, *À l'épreuve des totalitarismes, 1914-1974*, Paris, Gallimard, 2010, pp. 292-295 et les trois parties consacrées aux régimes soviétique, fasciste italien et hitlérien, pp. 296-551.

tive ? Paul Veyne, l'historien, place cette histoire-là au centre de son autobiographie, ce qui le conduit à décrire sa vie comme si elle était uniquement l'illustration mineure des événements de la deuxième moitié du 20^e siècle. Son temps personnel devient avant tout un temps d'historien, balisé par des repères tels que la débâcle de 1940, l'Occupation, Budapest 1956, mai 1968 – ce qui, au passage, ne laisse pas de poser la question du recouvrement du réel par des icônes. Le *je* qu'il emploie ne dévoile rien des sentiments qu'il a éprouvés au cours de ces situations et l'on peut se demander si un historien peut être un biographe et si, quand il le fait, il écrit la vie ou met en scène une époque ? Stefan Zweig, quant à lui, dramatise (au sens théâtral du terme) l'histoire dans des récits saisissants mais ne dit rien de lui alors que nous savons son écriture des sentiments tellement pénétrante dans ses romans et ses biographies. Le souci de rendre compte de l'histoire viendrait-il en conflit avec la recherche et l'expression de sa propre intériorité ?

Un destin, une fatalité surplombent-ils nos existences ? Aucun des auteurs n'emploie ces termes, mais tous s'interrogent sur ce qui les, et nous, agit. Zweig, héritier des modes de réflexion de la science du 19^e siècle, recherche des causes. Les trois autres, Littell (2006), Rushdie (2012) et Veyne (2014), ne le font plus, sous influence sans doute de la pensée structuraliste et psychanalytique des cinquante dernières années. Plus exactement, ils déplacent la question vers la responsabilité propre du sujet et exposent la leur sans fard ni bienveillance. Je ne sais pas comment il faut l'interpréter. Certains font valoir que la problématique de la culpabilité constitue un des principaux champs d'exploration de la littérature et citent, pour le 20^e siècle, les exemples de Dostoïevski, de Vassili Grossman¹⁰ et de Jean Genet. On est en tout cas frappé par l'importance de l'interrogation sur le mal et sur la dimension ambivalente de la nature humaine dans les quatre textes. S'il existe une fatalité, elle est, aux yeux de leurs auteurs, toute intérieure, toute personnelle et essentiellement humaine. Comme le dit Georges Nivat à propos de Littell, ils n'exposent « nulle querelle du bien et du mal. Il n'y a qu'un donné, un donné irrémédiable, indétachable de l'homme [...] Littell n'est pas un moraliste, il ne livre pas sa sotériologie et aucun *deus ex machina* ne vient apporter le message des dieux ou de Dieu »¹¹.

Où se situe l'histoire des historiens ? Les plus violentes controverses ont plu à la sortie des *Bienveillantes* de la part de ceux qui refusaient que le meurtre soit mis en récit par ses auteurs ou qu'il serve la fiction. L'histoire seule avait voix au chapitre. Mais d'autres, comme Antony

¹⁰ Soit dit en passant, l'influence de *Vie et destin* est très palpable dans *Les Bienveillantes*.

¹¹ Georges NIVAT, « *Les Bienveillantes* et les classiques russes », *Le débat*, 2007/2 (n°144), mars-avril 2007, p. 64.

Beevor et Pierre Nora¹² parmi les historiens les plus reconnus pour leurs analyses du régime nazi, de l'Ostkrieg et du génocide des Juifs et pour leurs réflexions sur l'objet, la portée, les forces et les limites de l'histoire et de la mémoire ont, au contraire, exprimé leur immense respect devant ce que Littell avait réussi : rejoindre et faire comprendre de l'intérieur ce que les historiens, tenus à la littéralité des documents, n'ont pas les moyens d'atteindre. Pour cela, il consacra deux années à lire toutes les études des historiens et une somme considérable de mémoires et de témoignages, jusqu'à les intérioriser et, véritablement, les habiter. Lorsqu'ensuite il se lança dans l'écriture, son esprit et son récit rencontrèrent de l'intérieur la vérité sensible des faits et des sentiments, y compris celle que ni les prescripteurs, ni les exécutants, ni les victimes n'avaient été en situation et en capacité de se dire et de dire¹³.

10. Nous sommes le temps

Nous sommes peut-être dans l'histoire, mais nous sommes le temps. Être, c'est naître, apparaître et disparaître, devenir et passer. Les autobiographies sont de grands passeurs vers ce mystère profond qui nous habite tous, parfois de façon lancinante, mais que l'écriture seule permet de déplier. Dans notre panel, Paul Veyne est celui qui associe le plus explicitement la vie et le temps. Stefan Zweig est plus frappé par la disparition qui succède au déploiement cependant que Salman Rushdie et Jonathan Littell se concentrent sur la présence dans ses multiples dimensions et implications.

C'est avec elle que j'aimerais terminer mon propos parce qu'étant le cœur de notre existence, la présence est, à la fois, le nœud de la réflexion sur soi dont l'autobiographie est une forme et le grand moteur qui nous pousse à rechercher le témoignage d'autrui et à désirer pénétrer ce qui a ou a eu lieu : l'Europe d'hier (pour paraphraser Zweig), la Méditerranée et le Moyen-Orient de 2016.

¹² Jonathan LITTELL, Pierre NORA, « Conversation sur l'histoire et le roman », *Le débat*, 2007/2 (144), mars-avril 2007, pp. 25-44 ; P. NORA, « Histoire et roman, où passent les frontières ? », *Le Débat*, 2011/3 (165), mai-juin 2011, pp. 6-12 ; Antony BEEVOR, « La fiction et les faits », *Le Débat*, 2011/3 (165), mai-juin 2011, pp. 26-40.

¹³ La question du témoignage est évidemment capitale : que dit-on quand on témoigne ? Cela renvoie moins aux filtres de la communication, de la mémoire... qu'à la possibilité même de penser ce qui s'est passé, ce que l'on a fait ou ce que l'on a subi.

La présence rassemble d'un coup et entièrement la condition temporelle de tout ce qui compose l'univers, l'humanité comprise. Nous sommes, nous existons ; et exister veut dire participer au grand arc qui réunit *n'être pas, être et n'être plus*. En nous sentant présents, nous nous sentons être. Quelque chose de plein, mais non d'éternel.

La présence nous façonne comme nous la façonnons aussi. Je suis la relation dans laquelle je me trouve. « L'essence fondamentale de la relation existentielle, explique Heidegger, est l'être-concerné et le se-laisser-concerner, un correspondre-à, une sollicitation, une réponse, une responsabilité »¹⁴. La présence engage et déplace. Être présent, c'est être auprès. La présence est une ouverture sur le soi d'un autre qui cesse d'être une ombre philosophique ou morale et devient un égal. Elle enclenche une pensée qui ne tient pas aux faits et au tout fait et surmonte les cloisonnements du défini, du repéré, du conceptualisé. Elle ménage une révélation qui dépasse la connaissance, et enseigne la sympathie qui admet la différence sans la gommer et révèle les identités qui ne se fondent pas sur l'exclusion¹⁵.

Ce qui nous frappe parle de nous. Il y a moins dans les textes que ce que nous y mettons. Autre chose advient, que nous devons à l'écriture et à la lecture.

¹⁴ *Séminaires de Zurich par Martin Heidegger*, édités par Medard BOSS et traduits de l'allemand par Caroline GROS, Paris, Gallimard, 2010, p. 256.

¹⁵ Max SCHELER, *Nature et formes de la sympathie. Contribution à l'étude des lois de la vie affective*, traduit de l'allemand par M. LEFEBRE, Paris, Payot, 1971. [Éd. originale : 1913].

